

LE CAHIER

DES ARTS ET DES LETTRES

FRANÇOIS PIAZZA ET L'ÉCHEC D'UNE IDENTIFICATION

Prix du Maurier 1965, avec son recueil **Les Chants de l'Amérique**, François Piazza vient de livrer au public son deuxième recueil: **L'Identification** (1). L'auteur définit lui-même ce recueil comme une tentative de se connaître, de se retrouver, de se posséder. Tentative qui ne se cantonne pas au niveau intellectuel, mais réussit à le dépasser pour atteindre au niveau existentiel. En effet, loin de se borner au jeu de l'intellect, l'auteur s'achemine lentement, avec tous les retours que peut comporter la démarche poétique, vers une prise de conscience de soi qui émerge de son existence, vers une prise de conscience sentie au plus profond de lui-même. Une prise de conscience non pas au degré de la réflexion mais au degré de l'intuition.

D'ailleurs dans tous les thèmes développés par l'auteur, ce n'est pas tant une connaissance de son moi qu'il recherche qu'une possibilité d'être, un possible qui puisse lui faire dépasser l'état de simple existence.

Le temps

Le poète sent son impuissance à saisir le présent; il lui faudrait un présent immobile, un temps arrêté. Mais constatant la perpétuelle évolution du je, il mesure l'impossibilité de cette nécessité. Le présent étant le point de rencontre du passé et du futur, et conséquemment à l'évolution de son je, le poète se reporte à ces deux formants de l'instant présent. Mais là encore, il ne peut établir son emprise. Il ne se reconnaît pas dans son passé: ce n'est qu'un tout extérieur à lui-même, presque étranger. De même dans le futur il

ne voit que l'inconnu; un inconnu qui s'assimile en partie au vide. Par conséquent il ne lui reste que le souvenir devant le passé, ainsi que le rêve et l'espoir devant le futur.

Soi et les autres

Impossibilité d'une quelconque maîtrise sur le temps, mais aussi impossibilité de maîtrise sur les relations de soi aux autres.

Le poète ne voit dans le repliement sur soi qu'un étouffement plus ou moins prononcé, qu'une lente agonie. Il constate l'absolue nécessité de contact avec les autres, la nécessité de communiquer. Mais aussitôt que le soi entre en contact avec l'autre, il s'aperçoit de l'impossibilité de cette communication. Dans tous leurs contacts, le soi ne voit jamais l'autre tel qu'il est; chacun ne voit l'autre que dans l'optique où il voudrait bien qu'il soit.

"Je t'ai aimé pour tout ce que j'aurais voulu que tu sois."

C'est une communication faussée au départ. Le cercle vicieux se referme. Et le poète ne peut que constater sa

solitude à travers les autres, ce qui en somme n'est qu'une forme extravertie du repliement sur soi.

Je

Prenant conscience affectivement de sa solitude, le poète se rend compte que les autres lui sont étrangers et que, en lui-même, il y a un autre soi qui lui est également étranger.

Je, c'est l'amalgame de ces deux "soi". Un soi qui est de tous les jours, connu et défini: c'est le soi existant. Et un soi inconnu et indéfini, qui porte la puissance d'être, de vivre pleinement. Par conséquent, le je résume le passé et le futur. Il est un ensemble de souvenirs et de rêves, de connaissances, de soupçons et d'ignorances, où se mêlent un soi en acte et un soi en puissance, indiscernables logiquement.

Et c'est par ce soi potentiel, ce soi qui ne s'est pas encore exprimé, que le je participe à l'éternité et qu'il peut prétendre à l'absolu, à une vie pleine.

Echec

Mais ce soi potentiel demeure toujours inconnu, et à

cause de cela, le poète, ne pouvant voir où il en est ni qui il est, se trouve réduit à l'échec.

Tout le recueil n'est qu'un immense mouvement en rond. Le poète prenant comme point de départ que le je est inconnu, après une longue démarche où il fait ressortir quelques constantes du je, revient à son point de départ en s'apercevant que le je demeure inconnu. D'ailleurs par le seul fait de poser comme une des constantes du je, que le temps est insaisissable, le poète vouait déjà sa démarche à l'échec.

Problèmes d'expression

L'anxiété créée par l'intuition de la masse d'inconnu qu'il y a en soi peut réellement donner lieu à délire et création poétiques. Et en ceci nous pouvons dire que François Piazza a quelque chose à dire.

Mais au niveau de l'expression, nous sentons que cette inspiration sort difficilement. C'est beaucoup trop rationalisé. Cette anxiété devant l'inconnu ne laisse pas l'impression d'être vécue.

Nous sentons bien qu'il y a là un besoin de vivre, de com-

muniquer, de donner. Un besoin inaltérable. Mais c'est trop volontaire. Le poète veut absolument dire quelque chose, mais il est trop tendu. Il ne se laisse pas assez envahir par son inspiration. Il maîtrise son inspiration et la conduit. Il ne s'y abandonne pas.

Dans les deux parties du recueil (la première en prose, apparaissant comme beaucoup plus faible que la seconde en vers) nous sentons que le poète veut dire quelque chose et que cette absolue volonté l'étouffe et l'empêche de se livrer complètement. Il garde toujours un certain recul par rapport à son écrit, recul qui l'empêche d'entrer pleinement dans ce monde qu'il dit être sien.

C'est dommage, car François Piazza a réellement quelque chose à dire. Mais l'abandon n'y est pas. Ce qui donne un recueil qui ne réussit pas à emporter le lecteur.

Jean-Pierre AUBIN

(1) François Piazza: **L'Identification**, Image et Verbe, Editions février 1966.



Le trio "Beaux-Arts" de New York viendra à Montréal, fin avril, pour interpréter l'intégrale des trios pour piano, violon et violoncelle de Beethoven.

dans ce numéro

- LES TROYENNES
Page 3
- LA SCOUINE
Page 4
- ALFRED DESROCHERS
Page 5
- VERS UNE GREVE
Page 7

Le royaume des pique-assiettes

Semaine des Lettres

Les étudiants de la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal préparent une "semaine des lettres" qui s'étendra du 21 au 26 mars. Voici le programme détaillé de cette "semaine":

Lundi, 21 mars: conférence inaugurale prononcée par M. Gilles Hénauld, directeur du Musée d'Art contemporain. Titre de la conférence: "Le droit de rêver". Cocktail. Dans le Hall d'entrée, exposition de tableaux des étudiants de l'École des Beaux-Arts de Montréal.

Mardi, 22 mars: l'avant-midi, les organisateurs se rendront à l'émission "Chez Miville"; en soirée, à 8:30 heures, à la salle Z-110, conférence de M. Seager: "L'enseignement de l'histoire aux Etats-Unis".

Mercredi, 23 mars: à midi trente, à la salle P-310, deux conférences sur la linguistique par MM. Jean-Paul Vinay ("La langue: la pire ou la meilleure des choses") et Hanna ("La traduction"). A 2:30 heures, tournée des laboratoires de linguistique. En soirée, à 8:15 heures, à la salle H-415, conférence de M. Jean-Paul Bédard sur André Langevin.

Judi, 24 mars: à midi trente, à la salle P-310, débat sur les "Problèmes de la littérature québécoise": invités, MM. Hubert Aquin et Gilles Marcotte. Le soir, à 8 heures, à l'Auditorium de l'Université, soirée de cinéma: courts métrages: "Sur fond de ruelle" (par Guy Côté), "Etouffé" (par Jacques Bonin); long métrage: "Julius Caesar" de Manckewitz.

Vendredi, 25 mars: à une heure de l'après-midi, à la salle P-310, conférence de M. Richot: "La dialectique de la géographie". A 2:30, à l'Auditorium, matinée cinématographique: "Candide", avec Jean-Pierre Cassel et Pierre Brasseur. Le soir, à 8:30, au Grand Salon du Centre social, récital de poésie avec Guy Godin, Louise Marleau, Gaston Miron et Raoul Duguay.

Samedi, 26 mars: pour finir en beauté et faire original: une danse à la Mezzanine du Grand Salon: "Bal de l'Abbaye".

Aux éd. du seuil

Les Editions du Seuil annoncent la parution, dans la collection "Sol-fèges" d'un MAHLER que l'on doit à Marc Vignal. C'est un titre que beaucoup attendaient depuis longtemps. Pour la collection "Ecrivains de toujours" on annonce la réimpression du MICHELET de Roland Barthes, volume dont le Bulletin du Centre National de Documentation Pédagogique a écrit qu'il est, peut-être, le "chef-d'oeuvre de la critique existentielle" et "l'un des fleurons de la très précieuse collection Ecrivains de toujours".

"Horace" au Conservatoire

Le Centre dramatique du Conservatoire présentera au Théâtre national à Montréal, les 25 et 26 mars à 8:30 heures, la deuxième production de sa saison 1965-66, soit *Horace* de Corneille, dans une mise en scène de Jean Valcourt, un décor de Pierre Bourassa et des costumes de Richard Lorrain.

La distribution: Catherine Bégin (Camille); Louis Aubert (Horace); Jacques Brouillet (Tulle); Pascal Rollin (le vieil Horace); Louise Turcot (Sabine); Thomas Donohue (Curia); Pierrette Delisle (Julie); Robert Maurac (Valère); Jean Pageau (Flavian) et Alpha Boucher (Procile).

Le prix des billets (pour étudiants): \$1.00. En vente aux guichets à partir du 21 mars.

A Pro Musica: concert gratuit

La Société Pro Musica présentera samedi 19 mars à la Comédie-Canadienne, à 2:30 de l'après-midi, quelques élèves des écoles de musique. On entendra le Trio Gendron, le Quatuor à cordes du Conservatoire de Musique de la Province, le Quintette de cuivres du Conservatoire McGill, Danielle Champroux, soprano, Josiane Roy, violoniste et Michel Fortin, pianiste. Entrée libre pour les étudiants. On peut se procurer des laissez-passer au secrétariat de Pro Musica (1270 ouest, rue Sherbrooke) ou à la Comédie-Canadienne, le jour même du concert.

John Coltrane

John Coltrane et son quartet présenteront deux concerts de jazz à l'Auditorium de Loyola College, dimanche (20 mars). Les représentations auront lieu à 2 h. de l'après-midi et 8 h. 30 du soir. Les billets sont en vente au McGill University Students' Box Office (3480 McTavish), au Loyola College Student Center, 4501 Broadway, aux prix de \$2.25 pour la représentation de l'après-midi et de \$2.75 pour celle du soir.

Les scénographes de Radio-Canada

Au Centre d'Art du Mont-Royal, jusqu'au 10 avril, "L'Art et les scénographes de Radio-Canada". Que sont les scénographes? Ni le dictionnaire Larousse, ni le Quillet-Flammarion en donne l'étymologie. Est-ce un dessinateur? Etablisons qu'un scénographe est un dessinateur, mais qu'un dessinateur n'est pas un scénographe.

En réalité, le scénographe est un artiste. A la télévision, c'est celui qui crée et réalise le contexte visuel

des émissions, c'est-à-dire les décors, les costumes, les graphiques qui les illustrent; des dessinateurs pourvus d'une formation artistique qui appliquent leurs talents aux besoins de la télévision.

Trente-six scénographes du réseau de télévision de Radio-Canada exposeront donc leurs tableaux au Centre d'art du Mont-Royal. En tout, 95 oeuvres.

Liaisons dangereuses

Le film choc de Roger Vadim, LES LIAISONS DANGEREUSES qui met en vedette deux des plus grands noms du cinéma français, Jeanne Moreau et Gérard Philippe, prendra l'affiche bientôt au cinéma Dauphin.

Ce film a fait époque dans les annales cinématographiques de la France. En effet, on se souvient que le film les Liaisons Dangereuses fut tant discuté en France que le gouvernement De Gaulle en a défendu l'exportation durant plus d'une année et demie.

Le scénario du film est basé, comme on peut s'en douter, sur le célèbre roman de De Laclos, adapté par Roger Vadim et Roger Vaillant en collaboration avec Claude Brûlé.

Enfin! Enfin! Enfin!

Inscription à l'Ecole nationale de théâtre

Les candidats intéressés à se présenter aux auditions de l'Ecole nationale de Théâtre pour être admis à suivre les cours de l'année scolaire 66-67, sont priés de s'inscrire immédiatement.

L'Ecole nationale de Théâtre est un établissement d'enseignement supérieur qui assure la formation complète du comédien et du technicien de théâtre. L'Ecole offre ainsi des cours d'interprétation et des cours de production.

Interprétation: durée des cours: 3 ans. Les candidats doivent avoir terminé leur cours secondaire au moment de leur admission et avoir entre 17 et 23 ans.

Cours de production: ce cours dure 2 ans, avec option possible pour une troisième année. Il comprend deux sections: section technique (régie, direction de scène, mise en scène) et la section décoration (étude de tous les aspects de la décoration du théâtre).

Toute demande d'inscription doit être adressée au secrétariat de l'Ecole, au 457, bid. St-Laurent, Montréal 1, P.Q., téléphone: 861-1867.

Yallourakis

A la Galerie Bishop (2019 Bishop) le peintre symboliste et surréaliste Yannice Yallourakis, expose ses principales oeuvres. Oeuvres fascinantes, aussi amères qu'évocatrices. Tels sont "Jean-Baptiste et Salomé", "Sophocle: Oedipe-Roi", "La Dernière Tentation".

Si les bijoux de Braque du Musée des Beaux-Arts vous ont (comme ils ne manqueront pas de le faire) déçus, descendez d'un pas allègre la rue Bishop avec ses petites boutiques et ses petits cafés jusqu'à la Galerie Bishop. Vous ne le regretterez pas.

Les prix Citrons, les prix Z'Oranges

La première phase, la mise en nomination des candidats pour l'obtention des prix "citrons", "oranges", "citrouille", "tangerine", "vadrouille", "éclair", vient d'avoir lieu.

Les journalistes se sont ainsi prononcés:

Voici, par ordre alphabétique, les noms qui ont accumulé le plus de votes dans chaque catégorie: PRIX CITRON (l'artiste le plus désagréable) Serge Bédard, Joël Denis, Jacques Desrosiers, Paul Dupuis, Fernand Gignac et Claude Léveillé. PRIX CITRON (l'artiste le plus désagréable) Charlotte Boisjoly, Yvette Brind'Amour, Monique Gaube, Lise Lasalle, Margot Lefebvre et Yolanda Lisi. PRIX ORANGE (l'artiste le plus charmant) Yoland Guérard, Pierre Lalonde, Serge Laprade, Michel Louvain et Paolo Noël. PRIX ORANGE (l'artiste le plus charmante) Elai: Bédard, Juliette Béliveau, Denyse Filiatrault, Dominique Michel, Michèle Tisseyre. PRIX CITROUILLE (la plus mauvaise télémission de langue française). Alors raconte, Le bonheur des autres, Jeunesse Oblige, Micheline, Music-Hall, La poule aux oeufs d'or et Tentez votre chance. PRIX TANGERINE (la meilleure télémission de langue française) Aujourd'hui, Les couche-tard, Le professeur Guillemain, Le sel de la semaine et Tous pour un. PRIX VADROUILLE (le plus mauvais commercial télévisé) Alka-Seltzer, Crest, Peek-Frean, Sanka, St-Hubert BBQ, les Saucisses Taillefer et Chez Wong. PRIX ECLAIR (le meilleur commercial télévisé) Alka-Seltzer, Belvedere, Esso, Labatt (Lui y connaît ça!) Pepsi-Cola, les Saucisses Taillefer, Vevo et Yuban.

Les Troyennes: une pièce ordinaire?

Je ne crois pas que le Théâtre des Saltimbanques ait pu évincer toutes les difficultés inhérentes à la présentation d'une pièce comme **Les Troyennes** d'Euripide. Je ne suis pas même sûr qu'il ait eu raison de la mettre à son programme. Voici pourquoi. Lorsque l'on va chercher une pièce dans l'histoire, toujours surgissent inévitablement les deux problèmes intimement liés de la **signification** et de l'**adaptation**, et il ne faut pas perdre de vue que cette dernière est inversement proportionnelle à la première. C'est ainsi que plus une pièce est actuelle, moins elle a besoin d'être adaptée. Et il me semble justement que **Les Saltimbanques** n'ont pas suffisamment tenu compte de ce principe pour **Les Troyennes**.

D'abord quelle est la signification de cette pièce et de la tragédie grecque en général? Pour ma part, je ne conçois cette dernière que com-

me une étape dans l'évolution de la pensée et cette étape c'est l'éveil de la conscience individuelle, qui marque des pièces comme **Oedipe-Roi**, **Antigone** et **Electre**, et collective, (qu'on retrouve dans **Les Troyennes**). Vue de cette façon, la pièce d'Euripide n'a qu'un sens: en 415 av. J.-C., Athènes est en pleine guerre du Péloponèse et sera bientôt sous la domination de Sparte; c'est la prise de conscience de cette situation sociale que reflète **Les Troyennes**: ces femmes de Troie, ce royaume autrefois si riche et si prospère, ne sont plus rien et Athènes, il n'y a pas si longtemps elle aussi si riche et si prospère, ne sera bientôt plus rien. L'intention est évidente qui n'est pas de montrer l'absurdité de la guerre en soi (c'est là une idée moderne, étrangère à l'Antiquité où était fermement implantée l'idée que la puissance militaire doit aller à celui qui possède la

puissance intellectuelle) mais l'absurdité de la situation où se trouve Athènes à la fin du Vème siècle av. J.-C.

Il va de soi qu'une telle conception de la tragédie grecque, qui ne lui accorde pas d'autre sens que celui de faire vivre par la collectivité un moment de conscience, n'offre que deux attitudes: ou on ne la joue plus ou on la joue dans les conditions les plus semblables à celles qui lui ont donné naissance. Je suis en faveur de la première, étant donné la difficulté et, disons-le, l'inutilité de retrouver ce sens du rythme, de la danse, de l'espace, du tragique pur, qui sont les composantes essentielles de ce jaillissement de la conscience en un lieu et en un moment bien précis de l'histoire-jaillissement qui a eu son utilité concrète (que démontre, par exemple, le fait que le théâtre à Athènes était subventionné par l'état) et théorique (c'est un pas déci-

sif dans l'histoire de la pensée mais qui n'a pas à proprement parler de valeur universelle ou intemporelle parce que faisant partie d'un passé qui n'a plus de lien avec notre temps.

Si, toutefois, l'on veut penser la tragédie "comme une pièce ordinaire", selon l'expression d'André Brassard, metteur en scène des **Troyennes**, ce qui est à mon avis un non-sens, alors il faut tout adapter, selon le principe que j'ai énoncé au début. Pas seulement le texte (il faut noter que l'adaptation de Jacqueline Moatti utilisée par **Les Saltimbanques** est excellente) mais aussi les costumes, la musique; et en plus, il faut dépersonnaliser les personnages, faire en sorte que ces Troyennes ne soient plus que des femmes qui souffrent, sans passé ni avenir, qu'Andromaque ne soit qu'une veuve affligée et rien de plus, qu'Hélène ne soit que la femme à la recherche de son identité. C'est sur ces différents points que j'ai des reproches à faire aux **Saltimbanques**: je regrette qu'ils aient été trop timides dans leur modernisation de la pièce d'Euripide.

Tout d'abord on nous avertit dans le programme que le décor et les costumes, de même que la musique, sont troyens: que nous importe? Ils pourraient tout aussi bien être égyptiens ou mésopotamiens, de toute façon ils n'ont aucune résonance qui nous atteigne. Ici je ne peux m'empêcher de faire une comparaison avec une autre représentation des **Troyennes** qui a eu lieu l'an passé à Montréal et

où l'on avait eu l'idée de styliser au maximum les costumes et d'utiliser de la musique de Varèse, tout en ne gardant comme décor qu'une toile de fond représentant le ciel. Il me semble que cette fois-ci aussi on aurait pu travailler dans le même sens.

Quant aux personnages, si l'on voulait vraiment insister sur leurs sentiments, leur état d'âme particulier, leur manière d'être, sur tout ce qui n'était pour Euripide que "moyens", il fallait les mettre en évidence par une mise en scène plus fonctionnelle: pour quoi par exemple accorder tant d'importance à la présence en scène de Poséidon et d'Athéna — n'aurait-on pas pu simplement les remplacer par des voix — et négliger visuellement le personnage d'Hécube? Un dernier point finalement qui aurait pu jouer en faveur de l'optique choisie par **Les Saltimbanques** est celui de l'interprétation; or, malheureusement, l'on doit admettre que très peu des interprètes atteignent le niveau souhaitable: parmi ceux-ci sont particulièrement remarquables Diane Arcand (Hélène), Francine Noël (Cassandra) et Rita Lafontaine (Andromaque).

Face à ce demi-échec, car la tentative n'en demeure pas moins louable et courageuse, je suis tenté de reprendre le vers d'Euripide pour le mettre, non pas comme le grand poète dans la bouche des femmes de Troie, mais plutôt dans celle des Grecs du Vème siècle: "Et qui après nous se souviendra des Troyennes?"

Pierre LAMARCHE

À l'Egrégore:

La balançoire

Deux personnages, deux téléphones. Un dialogue vif et enjoué, un gentil ballet de querelles et de réconciliations. La Balançoire est une pièce sans prétention, mais il faut reconnaître à l'auteur, William Gibson, un

talent certain. On le sent à l'aise avec ses personnages: il tire toujours la bonne ficelle.

On aurait certes pu passer une excellente soirée à l'Egrégore, mais tel ne fut pas le cas. La pièce s'étire, s'étire, pendant deux heures et demie... et je ne tiens pas compte des deux intermissions. A **La Balançoire** de l'Egrégore, il manque un rythme, un élan soutenu. On reste sous l'impression que le tout aurait pu ne durer que deux heures. Les temps morts abondent; on est là, on attend les bons moments, ils viennent, ils sont rares.

C'est à Marcel Dubé que l'on a confié l'adaptation de **Two for the Seesaw** qui a connu ses heures de gloire sur le Broadway. Tout au long de la pièce, M. Dubé fait sentir sa touche per-

sonnelle. Rien ne le gêne, pas même le fait que **Two for the Seesaw** soit une pièce américaine, dont l'action se déroule à New York. Cela nous vaut quelques canadianismes, toujours mal venus et qui détonnent dans l'ensemble. C'est malheureux, mais c'est comme ça.

Pourtant, du côté technique, le spectacle est consolant. Hugo Wuetrich a pensé un décor qui est exactement dans le ton de la pièce. Il a su utiliser au maximum les ressources offertes par la scène élizabéthaine de l'Egrégore. La remarque vaut également pour l'éclairagiste qui a accompli une lourde besogne.

Roland Laroche a signé la mise en scène. Elle est visuellement bien réussie mais manque d'unité: certaines scènes auraient gagné à être jouées avec plus de vivacité. Et l'on en revient à la question du rythme... Peut-être aussi faut-il jeter une partie du blâme sur les interprètes dont la nervosité était apparente. Nervosité de la première? Espérons-le et espérons-nous d'ajouter que dans l'ensemble Louise Rémy et François Tassé défendent honnêtement deux rôles difficiles. Et je me dis qu'est bien courte la distance qui sépare un très bon spectacle d'un spectacle médiocre...
Jean-Luc DUGUAY



DU 6 MARS AU 3 AVRIL

"LA BALANCOIRE"

Version française de
MARCEL DUBÉ

de
"TWO FOR THE SEESAW"
de
WILLIAM GIBSON

avec
LOUISE RÉMY

et
FRANÇOIS TASSÉ

Mise en scène:
ROLAND LAROCHE
Décors:
HUGO WUETRICH

LES TROYENNES
Ce soir
LES TROYENNES
d'Euripide
LES TROYENNES
737-4343 — entre 6h. et 8h.
LES SALTIMBANQUES
angle Bonaventure-St-Paul



Louise Rémy et François Tassé dans une scène de **La Balançoire**.

QUAND LA STATISTIQUE SE MÊLE DE POÉSIE

Nous ne sommes plus à l'âge des salons, cela est fort dommage. On ne peut plus désormais briller devant un cercle choisi d'intimes qui allient en général un fort mauvais talent à un goût littéraire particulièrement pisseux. Maintenant, si l'on veut être goûté, il faut publier, et cela est un grand risque, car le public a des goûts divers. Ce qui est jugé confor-

Etant donné que le langage spécial de la poésie accorde une place de première importance aux images, c'est aux substantifs qu'il faut d'abord s'en prendre, et je les ai particulièrement remarqués tout au long de la lecture de *la Tourmente*. Et c'est au cours de l'étude des substantifs que la statistique entre en jeu pour jeter une lumière crue sur la

bres et ses *songes*); les parties du corps (*visage*, surtout, avec pas mal de *peau*, beaucoup d'*yeux*, des *doigts*, pas de nez, des *aisselles*, des *mains*); l'*âme*; le *pays*; et ces mots reviennent continuellement...

Il n'est pas un poème où vous n'en rencontriez pas au moins quelques-uns (un petit poème, très joli, de Nancy Schmidt, ne comporte que la *rivière*; ce poème, p. 85, est d'ailleurs un des mieux faits du recueil). Dans certains poèmes, on rencontre presque tous ces mots-clichés: dans "Mon bel Amour", p. 21, on en trouve 14 sur une somme d'une cinquantaine de mots. Et les deux poèmes qui suivent en comptent chacun plus d'une dizaine! Dans "Le Printemps", p. 29, on en trouve une vingtaine et, p. 31, on en compte au moins 25 sous la plume du même auteur. Plus de la moitié des poèmes de *la Tourmente* comptent 10, 15, 20 et même 30 de ces mots passe-partout et éminemment poétiques en eux-mêmes, faut-il croire. *La Tourmente* est un livre qu'il faut lire la plume à la main. Pour souligner les mots qui reviennent. Et alors, ça saute aux yeux: le vocabulaire est pitoyablement pauvre.

Il pourra sembler bizarre qu'on s'attaque à la poésie de cette manière. On trouvera peut-être bien imparfaite une critique littéraire qui semble n'avoir rien d'autre à faire que de compter les mots. Je le comprends parfaitement, et je ne jeterai la pierre à personne parce qu'il y a un peu de *vent* dans ses poèmes. Ni une *rivière*. Ni un ou deux *coeurs*. Mais, dans *la Tourmente*, les mots reviennent avec une si grande insistance qu'on ne peut les ignorer. Qu'un poète préfère les cithares aux accordéons-pianos, je le comprends; qu'un poète ait certains thèmes favoris, je l'admets; on est bien libre de prendre son inspiration où on la trouve, mais il faut faire attention, car la trop grande assiduité dans le choix des thèmes peut distraire de la poésie. C'est le cas de Mance, entre autres. Dans les 8 poèmes qu'elle a publiés dans *la Tour-*

mente, elle a trouvé moyen de faire entrer 10 *visages*, 6 *bateaux*, 6 *soirs*, 6 *âmes*, 5 *coeurs*, 4 *mers*, 4 *absences*, 3 *soleils*, 3 *silences*, une *mouette*, un *goéland* et deux *oiseaux* non identifiés. S'il est déjà fastidieux de voir les mêmes mots sauter de poème en poème, la répétition devient intolérable quand elle se fait de poète en poète. Et, pour que les 11 poètes de *la Tourmente* en soient arrivés à une telle uniformité, il a certainement fallu (c'est le cas de le dire) qu'ils se donnent le mot.

Il est assez curieux de remarquer que les poèmes les mieux faits et les plus beaux sont en général bien différents des autres même dans le choix des mots. Si un auteur a assez d'inspiration pour faire de la véritable poésie, il aura de grandes chances d'avoir en même temps assez d'originalité pour faire un usage modéré des mots de tout le monde. Mais il est, bien sûr, des exceptions. Jacques Garneau, par exemple, peut employer des mots simples et en faire un poème agréable. Mais Jacques Garneau a du souffle... J'ai cependant préféré son conte à ses poèmes. Même chose pour Pierre Morency. Ses "Deux contes pour Isabelle" sont tout simplement merveilleux. Sa poésie est honnête, bien faite, mais elle tombe dans le même défaut que celle de tous les autres (vocabulaire) et, je ne sais trop pourquoi, elle m'a donné l'impression de déjà lu. Ça ressemble un peu trop à du Vigneault et compagnie. Il faudra être bien prudent, maintenant, quand on parlera de bateaux, de cordages, de capitaines, car il se trouvera toujours quelqu'un pour penser qu'il a déjà lu ça quelque part. Et peut-être aura-t-il un peu raison. Très originaux et contrastants sont les poèmes d'André Saint-Germain. Les images sont drues, alertes, brèves. Il y a de l'indompté, de la fougue. Voilà quelqu'un qui n'a pas encore été gâté par l'eau de rose et les fleurs bleues. Sylvain Lelièvre, dans la section des chansons, a publié trois textes de chansons qui sont magnifiquement

bien faits. Le premier, surtout, intitulé "Toi l'ami". En regard de la plupart des autres poètes du recueil, Sylvain Lelièvre fait déjà figure d'ainé, car il a ce qui manque à beaucoup d'autres: un peu de métier pour canaliser l'inspiration.

La Tourmente est un livre dangereux. A ne pas mettre entre toutes les mains. Même si l'on a déjà dit en haut lieu qu'elle était ce que 1965 avait produit de mieux, il faut être extrêmement prudent et surtout ne pas juger une faculté entière sur le travail de quelques-uns. Il est probable que ceux qui y ont collaboré soient capables de faire beaucoup mieux.

Peut-être aussi que les poèmes qui ont été acceptés n'étaient pas les meilleurs de ceux qui ont été présentés. Il est bien difficile de choisir des poèmes, on le sait bien. Il faudrait peut-être que le jury de *la Tourmente* soit plus nombreux, et surtout plus divers. Car autrement, d'année en année, on aura une *Tourmente* invariablement la même, et cela n'est pas souhaitable. *La Tourmente* est un livre dangereux parce qu'il ne faudrait pas que les jeunes étudiants qui vont y participer l'an prochain croient que la poésie qu'on y trouve est celle qu'on attend d'eux.

C'est une chose magnifique que *la Tourmente* si ça donne à de jeunes poètes l'occasion d'être lus. Mais il faut faire attention qu'ils ne se cassent pas les ailes en partant.

La Tourmente de cette année est mieux présentée que celle de l'an dernier. Il y a de l'espace, de la clarté. Les illustrations sont affreuses. La préface est mièvre. Elle se lit comme suit: "...en guise de préface... un silence..." On a manqué d'inspiration pour la conclusion.

Raynald DESMEULES
(Université Laval)

Nous présentons cette semaine à nos lecteurs un texte de Raynald Desmeules, étudiant à l'Université Laval de Québec et collaborateur à *La Scouine*. Qu'est-ce que c'est que *La Scouine*? c'est le supplément arts et lettres du *Carabin*. Il y a un mois environ, nous leur proposons un programme d'échanges de textes. Ainsi, à Laval, on lira nos "Entretiens avec les écrivains" et nous, ce texte sur une publication de la Faculté des Lettres de l'Université Laval.

Les prochaines livraisons du Cahier contiendront d'autres textes de nos frères de l'Est.

me aux canons d'une école littéraire donnée ne sera pas nécessairement prisé par le lecteur ordinaire, car il en a vu bien d'autres.

A la faculté des lettres de l'Université Laval, il s'est développé, depuis une couple d'années, un mouvement de création littéraire fort appréciable. Groupés autour du "Marché aux poètes" et de *La Tourmente* (recueil littéraire publié annuellement par les étudiants de la faculté), plusieurs étudiants ont formé plus ou moins volontairement, une sorte de cénacle au sein duquel une assez abondante création littéraire voit le jour. Sans appartenir à une école décemment constituée, ces étudiants ont une production littéraire dont l'homogénéité dénote une parenté assez inquiétante pour qu'il vaille la peine de tâcher de l'analyser un tant soit peu.

La deuxième *Tourmente*, lancée au pavillon Pollack le 23 février dernier, est assez symptomatique. On y trouve de poème en poème, d'auteur en auteur, une uniformité plutôt troublante qui pourrait très bien être l'expression d'un manque d'inspiration regrettable.

pauvreté du vocabulaire des poètes de *la Tourmente*.

On trouve sous la plume de chaque auteur des mots comme *soleil*, *vent*, *mer*, *nuît*, *coeur*, *amour*, *lune*, *yeux*, *rêve*, *poème*, *étoile*, *oiseau*, *matin*, *pluie*, *musique*, *chanson*, *ombre*, *âme*, *visage*, *rivière*, *enfant*, *printemps*, *été*, *automne*, *hiver* et autres saisons, *terre*, *cri*, *temps*, *souvenir*, *pays*, *silence*, *espace*, *neige*, *sommeil*, *île*, *ciel*, *marée*, *soir*, *solitude*, *absence*, *peau*, *sourire*, *jour*. Il y a, de temps à autre, quelques fleurs (*jacinthos*), quelques instruments de musique (*guitares* et *cithares*), quelques oiseaux spéciaux (de préférence *mouettes*, *goélands* ou *hirondelles*, le moineau étant trop connu pour être poétique). En bref, si l'on voulait grouper en catégories les muses de *la Tourmente*, on aurait ceci: les éléments (*terre*, *eau*, *feu*, *espace*), les saisons (surtout le *printemps*); les planètes (*soleil*, *lune*); les accidents géographiques (surtout les *mers*, les *rivières*, les *îles*, les *forêts* avec leur *arbres*) le temps qu'il fait (*pluie*) et le temps qu'il est (*matin*, *soir*, la poésie n'arrivant jamais à midi); le *jour* et la *nuît* avec son *sommeil*, ses *om-*

Alfred Desrochers

A travers ces temps troublés où surgissent de toutes parts des adversaires redoutables et redoutés, pauvres rédacteurs d'un cahier d'écolier, "dans l'emportement de nos luttes épiques, ivres, savourant tous les bruits héroïques" 1) le rire sonore et gouguenard du chantre de l'Or-

ford automnal à barbe rousse nous accompagne et nous empêche de caler "dans une mer sans fond, par une nuit sans lune".

Ce siècle avait un an quand naquit Alfred Des Rochers. Profession: poète. Passe-temps: la boutade. Clémence

a de qui tenir. Une présentation très drôle. Une courte causerie où il est question de parole ouvrée comme le potier moule sa glaise et de poèmes qui ont "un p'tit goût de revenez-y". Il se compare au bouleau et au peuplier qui travaillent à l'avènement du chêne. La causerie est terminée. "Tirez sur le pianiste" dit-il. Une voix féminine volontairement naïve: "T'as pas parlé de Victor Hugo". Clé-

mence avait raison. Le titre de la conférence était: "Saint Victor Hugo, priez pour nous".

"Victor Hugo, c'est l'Océan Atlantique, dit-il. Aragon, c'est le plus grand poète moderne. Je vais vous faire une confidence que j'ai faite cent cinquante fois. J'ai écrit **A l'ombre de l'Orford** pour prouver que je n'étais pas un poète du terroir. Pour aimer Claudel, il faut savoir lire l'hébreu dans le texte. Du dix-huitième siècle, il y a à peu près cent vers qui sont relisables aujourd'hui. Enfin, Hugo vint."

des Affaires culturelles. La situation des libraires dans la province, ça ne vous dit rien? Et la bibliothèque de l'Université? Et j'en oublie. Mais... ces entretiens avec les écrivains... quand même, c'est pas si mal. C'est incarné. Quant à l'article sur Miron... Permettez-moi de féliciter aussi votre confrère André Bertrand: son numéro sur la littérature canadienne-française était excellent. Du beau travail. Quant à l'article de M. Frickx sur la critique, c'est un essai intéressant. Le directeur du Cahier a vraiment eu du flair.

SOCIÉTÉ ARTISTIQUE DE L'A.G.E.U.M.

CINE-CAMPUS

LA PRIERE DU SOLDAT

(s.-t. angl.)

un film japonais de Masaki Kobayashi



"De l'épopée cinématographique de Kobayashi, oeuvre immense et inépuisable, ce qui me frappe surtout, c'est — beaucoup plus que le réquisitoire contre le militarisme — la peinture de cette fatalité inhérente au monde et qui englobe tout, y compris les concepts de l'auteur."

René HOULE.

SAMEDI, LE 19 MARS, 8 H. 00 P.M., AUDITORIUM DE L'U. DE M.
GRATUIT POUR LES MEMBRES DE L'A.G.E.U.M.

Avec cette séance du 19 mars s'achève la présente saison de Ciné-Campus. Un budget de \$3,470.00, 12 soirées, 41 films de 9 nationalités (17 longs métrages et 24 courts métrages): tel est le bilan statistique de cette année.

Le comité directeur de l'an prochain tiendra sa première réunion au mois de juin. Nous vous invitons à nous faire part d'ici là de vos remarques et de vos suggestions (par écrit: Ciné-Campus, Société artistique de l'A.G.E.U.M., 2222, avenue Maplewood, chambre 606; téléphone: Claude Nadon, 747-6376).

La saison a débuté par un film de Jean-Luc Godard. Que l'auteur du PETIT SOLDAT ait aussi le mot de la fin: "La photographie c'est la vérité, et le cinéma, c'est vingt-quatre fois la vérité par seconde."

Le Comité directeur de Ciné-Campus:

CLAUDE MADON, président.
ROBERT BENOIT, vice-président
JOSEPH LEBEVRE-LAPONTE
CLAUDE MENARD
BENE POTNER

Le rire sonore et gouguenard précède et prolonge les boutades qui expriment dans un raccourci stimulant les opinions du **Prix Duvernay** 1965. Une boutade se consume sur place. Pour ceux qui partagent l'opinion du professeur Zabo qui disait à un confrère: "Nous traversons la période la plus difficile de l'année académique", prière de vous adresser au 21e étage, dans la tour des intellectuels pour un divertissement de choix.

"Quel est le livre que vous aimez relire?" **Le Survenant** de Germaine Guèvremont, répond-il. J'ai aimé les conférences de Guillemain. Il y a beaucoup de poésie dans la chanson (Vigneault-Léveillé). "Avez-vous écrit **Le Chemin de l'Oratoire** pour prouver que vous n'étiez pas catholique?" — Rire en cascade.

"Que pensez-vous de l'engagement social du CAHIER des arts et des Lettres" — Voilà une question sérieuse. Vous ne vous préoccupez pas de la politique du ministère

Le poète termina cet entretien particulier avec le signataire de ces lignes, et avec un clin d'oeil complice il cita Victor Hugo:

Maintenant que du deuil qui m'a fait l'âme obscure

Je sors pâle et vainqueur,

Et que je sens la paix de la grande nature

Qui m'entre dans le coeur;

Maintenant que je puis, assis au bord des ondes,

Emu par ce superbe et tranquille horizon,

Examiner en moi les vérités profondes

Et regarder les fleurs qui sont dans le gazon...

Le gazon... le printemps... Un rire sonore nous accompagne dans le printemps.

Robert BARBERIS

1) Les citations sont de Victor Hugo.

LES LIAISONS DANGEREUSES

un film de ROGER VADIM

AVEC GERARD PHILIP
JEANNE MOREAU

le Dauphin
TEL. 727-6000 DEANER et NEVILLE

LITTÉRATURE "QUÉBÉCOISE"

Dans le prolongement de l'attitude du professeur Vachon vis-à-vis la littérature québécoise, voici ce qu'affirme le Rapport Parent, vol. 3, p. 41. Une remarque avant de citer: nous croyons que l'adjectif "québécois" est plus adéquat à notre réalité culturelle que l'adjectif "canadien". Nous lisons: "L'enseignement de la littérature canadienne, l'utilisation de textes canadiens dans les volumes consacrés à l'enseignement de la langue maternelle doivent également faire l'objet de recherches et d'expérimentations; l'esprit critique doit ici équilibrer un sentiment national légitime; l'on rendrait sans doute un mauvais service à la littérature et aux écrivains canadiens en se montrant moins exigeants à l'égard de cette littérature qu'à l'égard de toute autre littérature. Par ailleurs, on ne peut se fermer les yeux devant le phénomène que représente l'intérêt extraordinaire manifesté par les étudiants à l'endroit de la littérature canadienne; l'enseignement de cette littérature pourrait s'orienter en partie vers une étude des aspects sociologiques que comportent les œuvres littéraires et se rattacher, de cette façon, à une sorte d'anthropologie culturelle ou de psychologie nationale; ce serait sans doute la manière la plus adroite de traiter la plus grande partie des œuvres cana-

diennes; l'étude proprement esthétique ne devrait s'attacher qu'aux œuvres, en général plus récentes, qui se situent au niveau esthétique." Parmi les critiques et les professeurs, l'unanimité n'est pas encore faite quant à ces œuvres "récentes". Mais elle est en train de se faire. De toute façon, une problématique fructueuse sur la manière d'aborder les œuvres québécoises s'élabore peu à peu et conduira à cette "fête culturelle" dont parlait le professeur Le Grand en conclusion à une conférence de M. André Brochu.

Sous les auspices de l'Extension de l'enseignement, M. André Brochu donnait le 9 mars dernier une conférence remarquable intitulée "Menaud ou l'impossible fête" dont nous ferons un compte rendu dans la prochaine édition du Cahier. M. Brochu prépare un ouvrage de critique sur Savard, Gabrielle Roy, Thériault, Bessette et Jacques Renaud dont nous attendrons avec impatience la publication. Le manuscrit incomplet ainsi que la conférence sur "Menaud" nous révèlent une démarche critique vigoureuse ainsi qu'une attitude des plus fructueuses par rapport au problème que nous brassons depuis quelques mois à propos de la littérature québécoise, lors des rencontres avec nos écri-

vains. Nous assistons à la naissance d'une œuvre valable. "On s'apercevra, écrit M. Brochu, à la lecture de nos "monographies", de l'existence de constantes, et d'une secrète, profonde évolution thématique, d'une œuvre à l'autre, qui correspond à l'évolution même de ce qu'on peut appeler l'"âme québécoise", ou son identité existentielle.

Ainsi, dans une littérature donnée, chaque œuvre renvoie, plus ou moins directement, à toutes les autres. C'est à cette connaissance de notre littérature, et de notre "âme collective" que nous voulons nous employer". La conférence sur "Menaud" est un exemple convaincant de la réussite de ce projet.
Robert BARBERIS

La galerie de la masse

L'Association Coopérative Etudiante "La Masse" annonce l'ouverture de sa Galerie d'Art par une exposition de travaux d'étudiants de l'école des Beaux-Arts de Montréal et par la participation de travaux de jeunes artistes diplômés de l'école des Beaux-Arts.

L'exposition groupe des travaux de Michel Noiseux, Yves Gravel, Paul Trifiro et Louise Dusseault qui conjointement confrontent leurs dernières recherches avec un groupe d'étudiants de l'École des Beaux-Arts.

Cette galerie est tout à fait neuve par son esprit et sa formule. C'est la première et la seule galerie ouverte à Montréal qui appartienne aux jeunes artistes qui y exposent. La formule de la coopérative permet aux jeunes artistes une liberté d'expression unique dans la jungle des galeries actuelles.

Cette galerie groupera une salle de spectacle et un atelier de recherches qui manifestera concrètement une conception neuve de l'art. Conception qui considère que tous les

arts qu'ils soient plastiques, rythmiques, verbaux, littéraires ne font qu'un dans l'expression de l'homme 66.

La Galerie est ouverte tous les jours, excepté le lundi, de 10 heures et demie à 9 heures P.M.

Ainsi dans le cadre de l'ouverture de la galerie de "La Masse", située au 3545 de l'avenue du Parc à Montréal, nous présenterons le 19 et 20 mars le premier spectacle de la galerie: Le spectacle NOUS. La distribution comprend d'anciens étudiants de l'École des Beaux-Arts de Montréal: Trifiro, Gravel, J.G. Robert, Renée Veillet, Hélène Trifiro, Micheline Roy, Francine Sarra-sin.

Le spectacle NOUS est une recherche dans le domaine du spectacle, marquant un pas en avant vers la fusion de l'art. La fusion est une synthèse de tous les arts contemporains, ainsi nous pourrions donc voir évoluer dans une même présentation: des poètes, des danseurs, des sculpteurs, des peintres, des mimes.



Une scène de "Ils sont nus", avec Jacques Normand et la petite Isabelle, à l'arrièrre dans quelques cinémas de la métropole.

Les Ecoles J. PERETZ présentent

LE CHOEUR DES ÉTUDIANTS de l'Université de Montréal

dirigé par Fernand Graton

dans la cantate

"LA FETE DES ARBRES"
et autres œuvres



MARTHA SCHLAMME

dans

"Songs of Many Lands"



TALMON HERZ

violoncelliste israélien
dans des œuvres de
PAUL BENCHAIM et
OTTO JOACHIM

SAMEDI, 19 MARS 1966

PLACE DES ARTS
842-2112

BILLETS:
\$2.50, \$3.00, \$4.00,
\$5.00, \$6.00

Le T.L.N.-F. à Mtl

...et pourtant...

A la Grande Salle de Place des Arts, Opéra de Québec (T.L.N.-F.), présentation de la "Veuve Joyeuse" de Franz Lehar, avec Pierrette Alarie et Rui Mascarenas dans les rôles principaux. Orchestre sous la direction de Jean Deslauriers.

S'il fallait qualifier la venue de l'Opéra de Québec à Montréal, il faudrait certes employer le mot "événement". C'est en effet une des seules compagnies permanentes de la province, en gésine depuis près de cinq ans, et qui jouit cette année d'une forte subvention gouvernementale. Montréal attendait sa venue: là est l'événement.

Faut-il avouer que nous nous attendions à mieux? Pourquoi en avons-nous gardé cette désagréable impression de décousu, après le spectacle, d'incomplet, d'improvi-

sé? Pourtant, tout avait été prévu, les meilleurs artistes avaient été retenus, et le spectacle avait été rodé longtemps auparavant dans la vieille capitale.

Pierrette Alarie est sûrement l'une des meilleures comédiennes, et aucune autre, dans notre milieu, n'aurait mieux interprété le rôle de Missia Palmieri. Sa voix, même si l'on avait peine à la percevoir à certains moments, n'en perdait pas son raffinement habituel. Mise en scène? Bonne, et même excellente. Jacques Létourneau, qui a étudié la mise en scène lyrique en Europe, y va de trouvaille en trouvaille et manifeste un indiscutable bon goût.

Et pourtant, il y avait quelque chose qui faisait que cela

ne "collait" pas, ce quelque chose d'indéfinissable qui assure le succès d'un spectacle, ou en détruit radicalement le rythme.

La bonne volonté, peut-être de façon trop évidente, la qualité aussi pour les éléments les plus importants, et pourtant...

Qu'on ne nous accuse surtout pas de parti-pris, de ce sentiment de supériorité qui peut se manifester à Montréal à l'égard de tout ce qui se fait en dehors de la métropole. Si nous avons un parti-pris, c'était celui d'être assuré de passer une soirée divertissante.

Nous sommes restés sur notre faim.

Daniel SAINT-AUBIN



Pierrette Alarie

Les étudiants de lettres, de musique et d'architecture appuient les étudiants des Beaux-Arts

Les étudiants des facultés d'architecture, de lettres et de musique faisaient parvenir mercredi le communiqué suivant manifestant de façon non équivoque leur appui aux étudiants des Beaux-Arts actuellement en grève.

Dans un télégramme daté du 26 novembre 1965, M. Gilles Bergeron, sous-ministre adjoint à l'Éducation, déclarait à Michel Faubert, président de l'Association des étudiants des Beaux-Arts que "le mandat du comité d'étude sur l'enseignement des arts serait déterminé en consultation avec les étudiants et le personnel enseignant des institutions d'enseignement des arts."

Or, dans un communiqué du 4 mars 1966, émanant du ministère de l'Éducation, M. Gérin-Lajoie

annonçait la création d'un comité d'étude sur l'enseignement des arts plastiques et des arts appliqués. A la suite de la modification sans consultation des étudiants du mandat du comité d'étude sur l'enseignement des arts, il devient évident que le gouvernement n'accepte plus comme interlocuteur valable les représentants du monde étudiant. Plus est, le fait de refuser aux étudiants le recours à la grève et de les menacer de fermer "la porte" du Conservatoire d'art dramatique, au lieu de favoriser un dialogue positif, incite nos associations à dénoncer comme inacceptables les procédures du gouvernement.

Advenant un refus des ministres concernés de modifier leur position, nous prendrons les mesures qui s'imposent.

NOTRE CHOIX



SERJO ZAKARIADZE est la vedette principale de FATHER OF A SOLDIER, à l'affiche au VERDI.

musique

● Ce soir, la Maison Goethe présente à l'École normale de Musique (4873 avenue Westmount) le violoniste **Ludwig Hoelscher**, accompagné au piano par Friedrich W. Schnurr. Billets: \$2.50 et \$1.00.

...au programme: oeuvres de Brahms, Reger, Chopin, Hindemith, Beethoven, Frescobaldi...

● Samedi soir, à la Grande Salle, le Choeur des Etudiants de l'Université de Montréal, en collaboration avec les Jewish Peretz Schools, présentera "La fête des arbres". Solistes: Martha Schlamme, soprano et Talmon Herz, violoncelliste.

..Rappelons que le Choeur de l'Université fut invité, il n'y a pas si longtemps, par Charles Munch lui-même à participer au festival de Tanglewood...

● Samedi après-midi, à la radio d'Etat, directement du Metropolitan Opera House de New York, **Le Barbier de Séville** de Rossini.

...offrez-lui un Remington for legs...

● Samedi en soirée, au Chansonnier classique: **Schubert, Brahms, Dvorak**. Le Chansonnier classique est situé à la Palestre nationale. Pour étudiants: \$1.00.

...solistes: L. Baradelli, soprano, Helena Sandler, clarinettiste, Urusula Clut-terbuck, pianiste...

● Lundi, à la Grande Salle, à 8:30 du soir, **Hyman Bress**, violoniste.

...programme: oeuvres de Tartini, Brahms, Bartok, Bach, Tchaikovsky, Most-vas et Sarasate...

● Mardi et mercredi, à la Grande Salle, concert de l'Or- chestre symphonique de Montréal. Soliste: la tant at- tendue Marilyn Horne. Chef d'orchestre: Charles Munch.

...programme: "Chasse royale et Orage" et "Nuits d'été" de Berlioz; air de Sémiramide (Rossi- ni) et de Schumann la Symphonie No 4...

théâtre

● Les Saltimbanques: **Les Troyennes** d'Euripide, adapta- tion de Jacqueline Moatti, avec Francine Noël, Wilma Ghezzi, Michel Vais. ...voir critique en nos pa- ges...

● A l'Eglogue: **La balançoire**, de Gibson, adaptation de Mar- cel Dubé, avec Louise Rémy et François Tassé. ...voir critique en nos pa- ges...

● Au Stella: **Croque-monsieur** de Marcel Mithois, avec Jani- ne Sutto, Arlette Sanders, Ro- bert Vivard, Françoise Le- mieux. ...une critique la semaine prochaine...

● A La Poudrière: les derniè- res de **Qui a peur de Virginia Woolf**, d'Edward Albee. Avec Monique Lepage et Paul Hé- bert. ...voir avant qu'elle ne quitte l'affiche...

● Au Théâtre de Quat'sous: **Ciel de lit** de Jean de Hartog, avec Jean Bespré et Lise La- salle. ...une vie...

● Au Gesù: **Don Juan de Mo- lière**, jusqu'au 27 mars. Avec Gilles Pelletier, Jean Ducep- pe, Monique Miller, Henri Norbert, etc. ...pour les étudiants...

cinéma

● A l'Alouette: à venir, **Doc- tor Zhivago**, de David Lean, d'après le roman de Boris Pasternak. ...de bien bonnes choses...

● Au Ciné Week-end: **Kwai- dan** de Kobayashi. ...pour se la couler dou- ce...

● Au Dauphin: **Les Liaisons Dangereuses** de Vadim; ...voir pique-assiettes...

● A l'Elysée: **La vieille dame indigne** de René Allio. ...bientôt suivi de Red Lanterns...

● Au Kent: **Repulsion** de Ro- man Polanski. ...une orgie de couleurs...

● Au Palace: **Thunderball**, dernier James Bond. ...des gadgets à la 007ième puissance...

● Au Verdi: **Father of a Sold- ier**, film russe. ...à voir...

● A la Cinémathèque, semaine du 21 mars.

Lundi: **Le Procès de trois mil- lions** (Russe) et **La sixième partie du monde** de Dziga Vertov, U.R.S.S.

Mardi: **Katka, reinette en pa- pier** (U.R.S.S.) et **Le court mé- trage français**: Henri Gruel, André Martin et Michel Bos- chet.

Mercredi: **La jeune fille au carton à chapeau** (U.R.S.S.) et **Le court métrage français**: Carlos Vilardebo.

Jeudi: **Le court métrage fran- çais**: François Reichenbach et **La chute de la dynastie des Romanov** (U.R.S.S.) et **Petit fruit de l'amour** (U.R.S.S.)

beaux-arts

● A la Galerie du Siècle, oeuvres de **Molinari**, jusqu'au 28 mars. Exposition intitulée "Mutation cinétique".

● A la Galerie Libre, verriè- res de **François Gillen**. Jus- qu'au 29 mars. A voir.

● Jusqu'au 26 mars, au Sa- lon des Etudiants de l'École d'architecture de Montréal, oeuvres de **Réal Primeau**.

● Au Musée d'Art contempo- rain, jusqu'au 10 avril: oeuvres de **Padamsee** et Mosaï- ques de **Jeanne Reynald**. A la Galerie, oeuvres de **Moni- que Voyer**.

● Au Tournesol (2140 de la Montagne), linogravures et monotypes de **René Derouin**.

● A la Galerie Bishop, oeuvres surréalistes de **Yannice Yalloukaris**. Fascinantes icô- nes surréalistes.

LE CAHIER

DES ARTS ET DES LETTRES

DIRECTEUR:
Daniel Saint-Aubin
REDACTEUR EN CHEF:
Henri Frickx
CHRONIQUEURS:

les lettres:
André Bertrand
le théâtre:
Michel Monette
la musique:
Daniel St-Aubin
le cinéma:
Henri Frickx
les beaux-arts:
Raymond Charland

REDACTEURS:
François Hébert, Jean- Pierre Aubin, France- Marie Lupien, Lucien Lorient, Gilles Réhel, Jean-Luc Duguay, Da- nièle Corbeil, Robert Barberis, Michel Lu- pien, Pierre Lamarche.

PHOTOGRAPHE:
Serge Proulx

● **LE CAHIER des arts et des lettres** est publié chaque jeudi par LE QUARTIER LATIN.



TALMON HERZ, violoncelliste, sera avec le Choeur des étudiants de l'Université de Montréal à la Place des Arts, samedi, 19 mars prochain.